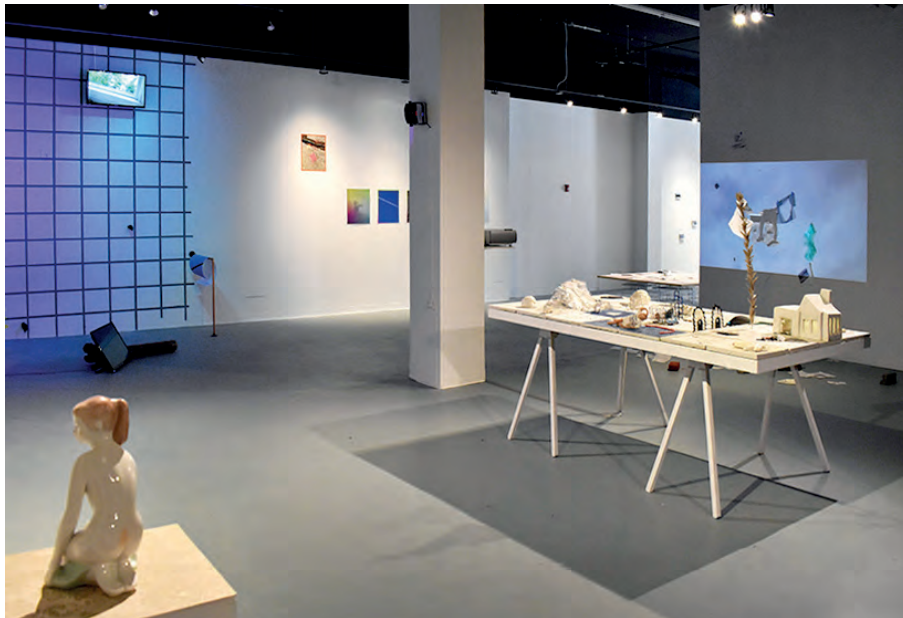


LA TRACK THE TRACK



Vue d'exposition à Baltimore. Crédit photo : Gabrielle Lajoie-Bergeron



Vue d'exposition à Montréal. Crédit photo : Gabrielle Lajoie-Bergeron

LES ARTISTES | MONTRÉAL

Natacha Clitandre
Gabriel Favreau
Helena Martin Franco
Filles Debouttes !
Jean-Michel Leclerc
Les Couleuves

LES ARTISTES | BALTIMORE

Amber Eve Anderson
Erick Antonio Benitez
Hannah Brancato
Ada Pinkston
Lu Zhang

COMMISSAIRE

Gabrielle Lajoie-Bergeron

La Galerie B-312 est heureuse d'accueillir *La Track / The Track*, un projet comprenant des résidences, des tables de discussion et deux expositions. Il réunit quinze artistes et marque une première collaboration entre les centres Pigment Sauvage – Art & Residencies, l'Institute of Contemporary Art Baltimore (ICA) et la Galerie B-312. Gabrielle Lajoie-Bergeron en signe le commissariat.—*La Track / The Track* est née de la volonté de construire des ponts entre les communautés artistiques du Québec et de Baltimore. Tous les artistes et collectifs canadiens invités ont d'abord réalisé une résidence de deux à trois semaines au centre Pigment Sauvage, entre février et octobre 2019. Les artistes de Baltimore ont pour leur part participé à une résidence à la Galerie B-312 en août 2019. Une présentation publique des recherches des artistes venait clore chacune des résidences. Tous les artistes ont utilisé leur ville d'accueil comme moteur de leur création. Avant d'être accueilli à B-312, le travail découlant des résidences réciproques a d'abord été présenté dans le cadre d'une exposition collective à l'ICA en novembre 2019. Un programme de discussions autour des réflexions qui ont conduit le projet a été pensé pour chaque présentation.—Axées sur la désorientation, le déracinement et la rencontre, les douze propositions de l'exposition explorent la façon dont notre rapport à la création est affecté par les changements de lieux et de culture. Comment ce mouvement, ce déplacement vers l'inconnu peut-il marquer l'identité – personnelle, sexuelle, culturelle, politique ou historique ? Qu'est-ce que nous ramenons et qu'est-ce qui reste quand nous partons ? Une personne ? Un état d'esprit ? Comment marquons-nous notre territoire et comment celui-ci nous marque-t-il à son tour ? Les artistes et les collectifs ont été encouragés à adopter une posture ouverte dans leur approche créative. Laissant une grande place à l'errance, à la perte de repères et aux rencontres aléatoires pour les utiliser comme dialogue et comme matériau de base à l'idéation de leur proposition, *La Track / The Track* vise l'élaboration d'un programme mixte, multidisciplinaire, multiculturel, inclusif, respectueux et ouvert.

—Gabrielle Lajoie-Bergeron



ERICK ANTONIO BENITEZ

PORTRAIT OF THE LIVING SKY



Erick Antonio Benitez est un artiste multidisciplinaire salvadorien américain, musicien, directeur de projets et commissaire basé à Baltimore, MD. Il est détenteur d'un BFA du Maryland Institute College of Art – MICA. Ses œuvres ont été exposées à la Connor Smith Gallery (DC), au Baltimore Museum of Art (MD), à la Greenpoint Gallery (NY), à Real Milk Studios (GA), à la Gaddis Geeslin Gallery (TX), Strange Fire Collective (CO), Metafora Studio Arts (Barcelone, ES) et Simultan Festiva (Timisoara, RO). Son travail a été couvert par le Washington Post, The Baltimore Sun, Baltimore Magazine, BmoreArt, The American Scholar, Baltimore City Paper, What Weekly et quelques autres publications. Benitez est également récipiendaire de la bourse Ruby Artist Project 2016, The Contemporary: Grit Fund 2, Y.L. Hoi Memorial Award et ses œuvres figurent dans des collections privées. En 2018, Benitez a reçu le MASB Travel Artist Award, le Janet and Walter Sondheim Award et a participé à la résidence The Studios au MASS MoCA. Benitez a récemment reçu une commande du Baltimore Light City Festival.

Portrait of the Living Sky est une installation multimédia se concentrant sur la façon dont nous interprétons et interagissons avec les voyages comme moyen de recherche, de découverte et de stimuli à travers une perspective numérique et physique. L'installation est inspirée de déplacements spécifiques dans divers sites et emplacements à Iquitos (Amazonie péruvienne), Montréal (Québec, Canada) et Baltimore (Maryland, États-Unis). À travers ces déambulations géographiques, le projet examine les paysages sonores, l'infrastructure et les relations qui émergent entre eux. Comment traduire la mémoire d'un lieu, ses archives ou les souvenirs physiques qui y sont associés ? Le processus d'interprétation de ces lieux, après les avoir parcourus l'un après l'autre, devient une expérience cathartique du temps, de l'espace et de la croissance pour le voyageur. *Portrait of the Living Sky* est une ode expérimentale à ce sentiment et à cette expérience. —La pratique de Benitez se déploie principalement à travers l'installation audiovisuelle, la performance et la peinture. Son approche multidisciplinaire examine les perspectives croisées de la condition humaine, de la nature et du mysticisme. Il crée des installations multisensorielles immersives qui invitent le public à découvrir des environnements intimes offrant un espace pour explorer les dialogues humains en relation avec l'identité, la culture et la nature. Ses vidéos, installations et performances sonores sont l'aboutissement d'une approche mettant l'accent sur les parallèles entre la nature, le monde spirituel et l'esprit. Son processus est nourri par l'expérimentation du monde physique et numérique à travers le monde sensoriel, visuel et sonore. Sa pratique est influencée par un processus de recherche interactif. Benitez se rend fréquemment sur les lieux spécifiques de ses recherches afin d'y recueillir des objets, des enregistrements de champ sonore et de la documentation vidéo. Au cours de ses voyages, il prodigue des offrandes à la terre, composées d'objets naturels trouvés et de performances. Ces rituels apparaissent comme divers moyens de se reconnecter et d'incarner les corps évoluant avec la nature.



GABRIEL FAVREAU

MUSIQUE POUR EXORCISME



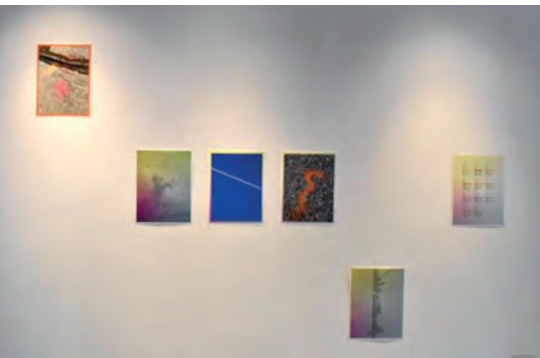
Gabriel Favreau fait ses premiers pas au théâtre dans *La Promesse de l'Aube* de Romain Gary (m.e.s. André Melançon, Espace GO, 2006). Il travaille par la suite principalement en doublage avant d'entamer sa formation à l'École nationale de théâtre, qu'il complète en 2017. On a pu le voir dans *In Fur Wrapped* (Fringe, 2015) – qu'il coécrit et met en scène –, dans *Bras de Fer* de Mathieu Héroux (Théâtre de la Roulotte, 2017), *Les Hauts-Parleurs* de Sébastien David (Théâtre Bluff, 2018), *Tong*, *Un opéra sur le bout de la langue* (Jon Lachlan Stewart, *La Fille du Laitier*, 2018) et lors de lectures publiques et de projets artistiques hybrides.

Lors de son passage à Baltimore, Gabriel Favreau a amorcé la première phase de recherche d'un projet d'écriture réunissant les idées de théâtre et de guérison en abordant les aspects fondamentaux du spectacle comme moyen d'opérer une réappropriation des notions de marginalité et d'exclusion. Par la danse, le chant, la musique, les mots, il a mis en forme des expériences performatives. Le but était d'explorer physiquement des territoires « étranges » au moyen d'outils des arts vivants afin de comprendre et d'intégrer le lien intrinsèque entre le rituel magique et celui de la représentation. Intéressé par le paganisme, les croyances secrètes, les savoirs interdits, et convaincu que le spectacle joue un rôle de catalyseur spirituel, il cherche à créer une forme de théâtre-rituel idiosyncrasique, une cérémonie festive, mystique, dédiée aux amis condamnés, aux bizarres, aux Queer, aux écorchés – un prétexte, donc, pour célébrer l'unicité et déconstruire les notions de jugement et de punition. — Dans sa pratique, Favreau s'intéresse avant tout à la notion de jeu et à l'exercice fondamentalement théâtral du travestissement. Il tend à brouiller les pistes, à confondre les composantes artistiques du spectacle afin qu'elles se manifestent sous un jour surprenant. Abordant candidement l'exercice de la création, sa pratique prend ancrage dans une approche multidisciplinaire à la fois ludique et sensible de la dramaturgie.



NATACHA CLITANDRE

MESURES ET VARIATIONS SUR L'ERRANCE



Natacha Clitandre a complété en 2000 un baccalauréat en arts visuels de l'UQAM et de l'Université Concordia. Elle a ensuite étudié le design graphique à l'École de Design de l'UQAM. Elle a complété en 2007 un Master en Esthétique, Pratique, Histoire de l'art contemporain et pratique de l'art contemporain à l'Université Paris 8 et l'École nationale supérieure des arts décoratifs. Dans le cadre de ce cycle d'études, elle a effectué un séjour à Brown University et RISD, Providence, Rhode Island. Par son travail, elle s'intéresse particulièrement aux dispositifs de diffusion mobiles, au lien établi entre l'artiste et le public par le biais de supports graphiques et vidéographiques s'insérant aux divers espaces du quotidien. Son travail a été présenté dans différentes villes européennes (Nantes, Bruxelles, Paris) et nord-américaines (dont Québec, Montréal, New York et Pittsburgh). Elle vit actuellement à Montréal, où elle travaille comme artiste et comme coordonnatrice à la programmation du Studio XX.

Lors de sa résidence à Baltimore, inspirée par sa famille paternelle, exilée d'Haïti, en mouvance depuis des décennies et disséminée à travers l'Amérique du Nord, Natacha Clitandre a mis en exergue les impacts de la délocalisation et en a ausculté ses effets. Pour ce faire, elle a expérimenté l'incessant va-et-vient entre le désir de contrôle et le besoin de lâcher-prise qui émane de la perte de repères. Elle a observé les répercussions physiologiques et psychologiques de ses déplacements dans un nouvel environnement urbain, empreint de contrastes. En errant dans les quartiers centraux de Baltimore, elle souhaitait se frotter au déracinement, expérimenter le vertige de l'éloignement et observer celui-ci froidement. Elle a vécu Baltimore de l'intérieur et mis son identité métissée à l'épreuve des marges qu'on lui impose ou des accès qu'on lui a autorisés. Elle voulait percevoir ce qui l'a fait se sentir loin de chez elle et des siens. Se perdre chez les autres. Elle souhaitait identifier ce qui déclenche ces variations d'impressions. Constaté ce que son corps reçoit comme information de son environnement et comment ça se traduit en sensations. Ce faisant, elle a revendiqué son *agentivité*. Chaque ville est un agencement d'écosystèmes singuliers, duquel émanent un rythme et une atmosphère influençant nos perceptions. Pendant sa résidence, munie d'un dispositif électronique portable doté de senseurs, elle a capté divers éléments tels le CO₂, la pression atmosphérique, la température, permettant de détecter la composition de ce qui l'entoure. Sa montre connectée recevait quant à elle les données biométriques (rythme cardiaque, vitesse) traduisant la façon dont son corps répondait aux conditions auxquelles il était soumis. En parallèle, elle notait les impressions subjectives des lieux qu'elle visitait et photographiait certains détails. De ce processus résulte une œuvre numérique interactive faisant la topographie des emplacements qu'elle aura fréquentés par la visualisation des fluctuations sensorielles qu'ils provoquent, ainsi que des images photographiques. Elle aspire ainsi à arrimer les conditions dans lesquelles son corps a été plongé avec les variations physiologiques et psychologiques qu'elles génèrent. — La notion de mobilité et l'exploration urbaine sont au cœur de la démarche de l'artiste. À partir de ses déambulations, elle met en place des mécanismes qui permettent, à l'échelle individuelle, de prendre possession d'un espace commun. Ancrées dans les spécificités locales des villes qu'elle scrute et habite, ses œuvres lui permettent d'observer divers écosystèmes, de s'en saisir puis de les investir de façon judicieuse. Son travail dénote une sensibilité aux variations d'ambiances de la ville et à leur incidence sur la psyché ainsi qu'une attention soutenue aux dynamiques et rapports interpersonnels qui ont cours dans différents secteurs urbains.



LU ZHANG

TO BE TO BECOME TO COME BACK TO DIE TO RE-ENTER TO GO OUT TO
COME TO ARRIVE TO BE BORN TO DESCEND TO ENTER TO RETURN TO FALL
TO REMAIN TO GO TO CLIMB TO LEAVE TO PASS BY



Lu Zhang a collaboré à la production de publications et d'expositions avec ICA Baltimore, PressPress et SPARE la bibliothèque George Peabody pour le lancement du programme de résidences en studio et The Contemporary pour créer des initiatives de ressources pour les artistes. Zhang est la fondatrice de l'Institute for Expanded Research, un projet d'artistes qui soutient les initiatives de recherche dirigées par des artistes et facilite les partenariats de collaboration entre artistes et chercheurs dans tous les secteurs. Lu a obtenu son MFA au Frank Mohr Institute aux Pays-Bas et son BFA au Maryland Institute College of Art de Baltimore.

to be to become to come back to die to re-enter to go out to come to arrive to be born to descend to enter to return to fall to remain to go to climb to leave to pass by est la troisième itération du projet *House of Being*, un projet nomade – toujours en cours – explorant la mémoire, le langage et la méditation comme un geste de dessin. Cet arrangement puise dans de nombreuses sources, dont les travaux de l'architecte et urbaniste Moshe Safdie, les archives de l'Université McGill et du Centre canadien d'architecture, et une technique mnémonique appelée le palais de la mémoire. Dans des présentations antérieures, *House of Being* a aussi pris la forme d'un livre d'artiste collaboratif et une lecture interactive produite avec Cynthia Oyervides ; et une contribution photo et texte publié par Press Press.—Lu Zhang est chercheuse, commissaire et artiste multidisciplinaire. Elle travaille l'installation, la sculpture, le dessin et le texte, souvent en réponse à un lieu choisi. L'artiste prend des lieux et des contextes spécifiques comme points de départ. Reconnaisant les processus et les personnes présentes, elle adapte ses méthodes pour répondre et habiter temporairement un lieu. Elle engage les espaces de manière intuitive, en répondant à leur contexte historique, en retraçant leurs manifestations physiques, en minant leur fonction et en collaborant avec leurs travailleurs.



LES COULEUVES

BAIGNE-TOI PAS TROP !



L'œuvre de Carolyne Scenna prend diverses formes, elle se matérialise en photographies, en vidéos lo-fi, en installations et en divers objets. Artiste multidisciplinaire originaire de Montréal, elle détient une maîtrise en arts visuels et médiatiques de l'Université du Québec à Montréal (2017). Ses œuvres ont notamment été présentées à la galerie Les Territoires (2015), à la Parisian Laundry (2016), à la Galerie de l'UQAM (2017), au centre Clark (2019), à la Maison de la culture du Plateau Mont-Royal (2019) et prochainement, avec l'artiste Isabelle Guimond, au centre SKOL (2021). Avec son collectif Les Sabines, elle investit le fanzine, dont on compte à ce jour neuf titres publiés, la performance multimédia (La vie en réel, diverses occurrences depuis 2013) et, depuis peu, l'intervention dans l'espace public (Dare-Dare, 2019).

Artiste multidisciplinaire indépendant, Joël Vaudreuil vit et travaille à Montréal. Il réalise actuellement son premier long métrage d'animation, *Adam change lentement* (Parce Que Films, 2021). Parallèlement à la réalisation de nombreux vidéoclips, il signe également plusieurs courts métrages d'animation, notamment *La vie magnifique sous l'eau* (2015), *Le courant faible de la rivière* (Prix Jutra, 2013), *L'enfant aux 6 hot-dogs* (2011), *Un vortex dans face* (nommé aux Jutra, 2010), *La récréation du midi* (2009). Son style graphique distinctif lui a mérité maintes mentions, dont une rétrospective à la Cinémathèque Québécoise (2017). Illustrateur ayant signé des dessins pleins d'esprit et d'un humour parfois robuste, Joël Vaudreuil est aussi musicien membre des groupes *Avec pas d'casque*, *Moussette*, *Le Diable comme l'outil* et *Cheval Fou*. En juin 2019, il a fait partie de l'exposition *Chat, chat, joli quoi* à la Maison de la culture du Plateau Mont-Royal.

À savoir s'il faut plonger ou pas, Les Couleuves répondent « baigne-toi, mais baigne-toi pas trop ». Durant leur résidence, Les Couleuves se sont engagés à travailler à partir de l'angoisse de l'occasion manquée. L'atelier fut le chantier de production d'un film d'animation et de sa trame sonore, transformé depuis en une installation performative, à l'intérieur de laquelle s'est accumulée leur expérience de la ville par le biais du dessin, de la sculpture, du son, de l'animation et de la projection vidéo. À la manière d'un symposium, le processus de travail fut déployé en cadence, de sorte que l'on puisse assister en direct à la fabrication des décors, à l'animation en *stop motion*, à la composition de l'ambiance sonore et au montage. Chacun de ces procédés a nécessité des outils, des matériaux ou des ressources techniques qu'ils n'eurent d'autres choix que de trouver sur place. Les Couleuves profitèrent de ces occasions provoquées pour parcourir Baltimore et effectuer une documentation impressionniste de leurs trajets et de leurs rencontres. Ils mirent en branle un véritable jeu de pistes, dont chaque décision en activait naturellement une autre, au sein duquel ils se sont affairés à reconstituer des situations forcément manquées. En résistant à leur inertie, ces divers fragments de sons, d'images et de matières ont alimenté une exploration toujours en mouvement, appliquée à demeurer ouverte et modulable pour les expositions à venir.—Les Couleuves est le nom du groupe de rock alternatif fondé par les artistes multidisciplinaires Carolyne Scenna (artiste visuelle) et Joël Vaudreuil (cinéaste et musicien). Créé en 2016 dans le but de faire du grunge et de marquer leur rencontre, les deux artistes collaborent depuis pour développer des œuvres collectives aux univers éclectiques et foisonnants, mêlant la sculpture, le dessin, la musique et la vidéo. Le « groupe de musique » est activement devenu le prétexte pour joindre leurs multiples savoir-faire à la création de séquences et d'installations d'animation. Ensemble, ils cherchent à développer des environnements de travail immersifs et performatifs, où se côtoient images en mouvement et improvisations sonores envoûtantes, à travers lesquels ils mettent en scène des narrations insolites réunissant des personnages aux identités hybrides, débordantes de pulsions et de désirs. Parfois cauchemardesques et même grotesques, leurs explorations sont empreintes d'un humour noir d'une profondeur emplie d'humanité et d'animalité.

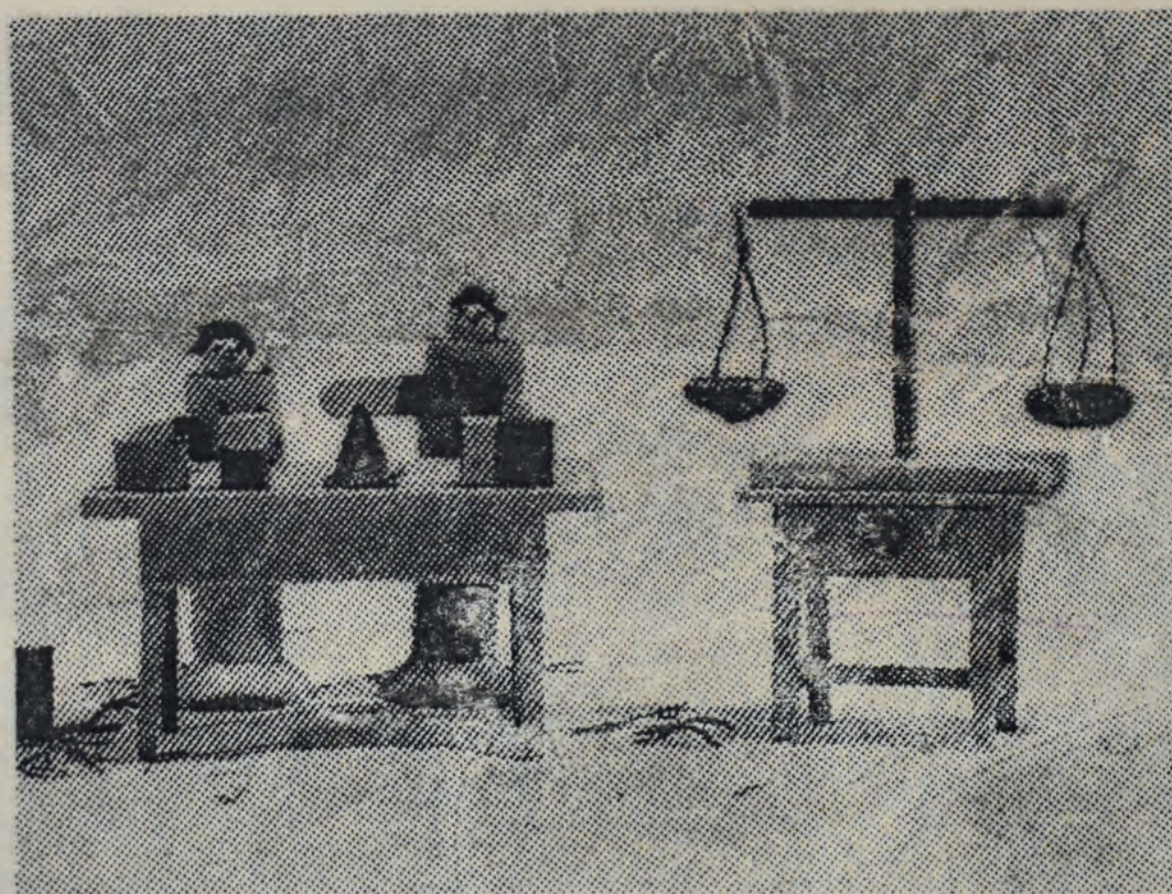


FILLES DEBOUTTES ! BORDERLINE



Créé en 2015, le collectif a exposé au centre d'artistes L'Écart à la suite d'une première résidence exploratoire dans la région de l'Abitibi autour des conditions de vie des femmes dans les milieux miniers. Le collectif a participé aux réflexions du groupe de recherche *Vivre avec...* (organisé par Monique Régimbald-Zeiber et Martine Delvaux autour du travail d'André-Line Beauparlant) résultant en une présentation publique au centre d'artistes Les Territoires. En 2019, le collectif est de la programmation du Centre Pigment Sauvage – Art & Residencies, ainsi que du projet *La Track | The Track*. Le projet sera présenté en 2019 à ICA – Baltimore et en 2020 à la Galerie B-312, Montréal.

Borderline est en lien direct avec le processus de création et de recherche sous forme de *road trip* au féminin qui donna naissance au collectif Filles Debouttes ! Le projet s'intéresse à la place des femmes dans les villes et les environnements hyperindustrialisés. Le titre du projet *Borderline* joue sur l'idée de frontière. Il fait aussi écho à certaines formes de stigmatisation liées aux troubles de la personnalité. Ce rapport aux diverses interprétations de limites influence leurs recherches. Filles Debouttes! cherche à troubler le champ élargi de la peinture à la faveur d'étranges fictions en lien avec la communauté, le territoire et l'imaginaire collectif. À la fois flâneuses et reporters, elles déambulent et grappillent sur le terrain. Le plaisir d'errer dans les rues a longtemps été associé à une activité masculine, utiliser la flânerie urbaine au féminin se révèle alors comme une manière d'explorer la subjectivité, de donner forme aux expériences, de faire des découvertes inédites, de construire des alliances tout en continuant cette bataille de visibilité. La flâneuse, c'est aussi la vagabonde, l'émigrée, la réfugiée, la déportée, la randonneuse, la marcheuse. C'est celle qui dévie des sentiers tracés, celle qui défriche son propre territoire. Ces explorations touchent aux notions de marginalité, d'exclusion sociale et de déracinement. La notion de déplacement prend ici racine de façon très concrète tout en autorisant un déploiement de leurs imaginaires qu'elles croisent avec l'idée de la déambulation. Cette posture à la fois intellectuelle et créative leur permet d'appréhender un certain rapport au langage, au monde, à l'autre et à elles-mêmes. — Filles Debouttes !, c'est le désir de trois artistes – Christine Major, Isabelle Guimond, Gabrielle Lajoie-Bergeron – de travailler ensemble. Le nom du collectif est un clin d'œil à la revue féministe d'avant-garde « Québécoises Debouttes ! » publiée entre 1971 et 1974 et initiée par le Front de libération des femmes du Québec. À l'instar des féministes québécoises dites radicales, Filles Debouttes ! cherche à se construire une identité et une légitimité par la création d'un discours et de revendications, mais elles le font de manière trouble, éclatée en choisissant des dispositifs, des médiums qui ne sont pas linéaires et qui ne donnent pas toutes les pistes. Ce choix est délibéré, elles ne cherchent pas à imposer un point de vue, mais bien plutôt à partager un regard. Filles Debouttes ! dénonce et annonce que quelque chose ne va pas, que quelque chose se prépare, mais témoigne aussi qu'autre chose est possible...



JEAN-MICHEL LECLERC

SERVIR LES RESTES



Jean-Michel Leclerc travaille la mémoire, la présence et l'invisible par l'entremise de la sculpture, du dessin et de l'art imprimé. Il est lauréat du Prix Simon et Sylvie Blais (2017) ainsi que du prix Albert-Dumouchel pour la relève (2011) et du concours 1res Œuvres ! de BMO pour le Québec (2012). Ses œuvres se retrouvent dans plusieurs collections particulières et d'entreprises, notamment la Collection d'œuvres d'art BMO. Il détient une maîtrise de l'Université Concordia (2018).

Au cours de sa résidence, Jean-Michel Leclerc a poursuivi ses recherches sur les possibilités de mettre en forme de manière allégorique une histoire du quotidien et proposer un terrain de réflexion autour de l'idée de la reformulation de l'histoire. Il a utilisé cette période de travail comme prétexte à l'exploration de la notion de transmission de la mémoire au regard de la construction d'un imaginaire collectif américain. Au cours de ses trois semaines de résidence, il a travaillé sur un corpus de dessins, de collages et de petites sculptures ainsi que sur une série de courts textes. L'idée fût de bâtir une série d'œuvres faisant surgir non seulement des détails relevant de l'ordinaire, mais aussi de convoquer, par la création de nouveaux objets, certains archétypes, fragments et spectres liés au patrimoine de Baltimore et, plus largement, à la culture populaire américaine du début du XXe siècle. — Jean-Michel Leclerc cherche tout d'abord à comprendre comment un objet, un support simple, peut être investi d'une présence et la contenir autant au sens propre que figuré. Son travail agit comme un espace d'exploration et de mise en forme de la mémoire et de l'invisible, par des moyens aussi simples que possible. Évènements divers et fragments d'archives sont autant de pistes effacées et latentes, portant en elles la possibilité de se manifester à nouveau par l'entremise d'œuvres et de projets de recherche. Il s'efforce simplement de rassembler et d'étudier ces fragments afin de proposer une autre vision de l'histoire et du passage du temps.



PASCALE THÉORÊT-GROULX

YOU ARE ACTUALLY DOING SOMETHING FOR THE FATE OF HUMANITY



La pratique de Pascale Théorêt-Groulx sonde les modes de coexistence des êtres humains, entre eux et avec leur environnement. Originaire de Gatineau, elle détient un baccalauréat en art – majeure en arts visuels et mineure en bande dessinée – de l'Université du Québec en Outaouais (2010). En 2014, elle complétait une maîtrise en arts médiatiques à Emily Carr University of Art + Design pour laquelle elle a reçu une bourse d'études supérieures Joseph-Armand-Bombardier du Conseil de recherche en sciences humaines du Canada. Théorêt-Groulx a été artiste en résidence au Banff Centre for Arts and Creativity et au centre d'artiste DAÏMON à Gatineau. Elle a présenté son travail au Québec, en Ontario, en Alberta et en Colombie-Britannique. Elle est présentement artiste en résidence aux ateliers montréalais de la Fonderie Darling.

Que reste-t-il après une résidence d'artiste ? Des sons, des images, des mots, des odeurs. Qu'est-ce qu'on rapporte et que doit-on laisser derrière soi ? Durant son séjour à Baltimore, Pascale Théorêt-Groulx a récolté des bouts de rue – du béton, de l'asphalte et des briques. Ces bouts de rue ont vu des gens marcher, courir, certains s'écrouler. Ils ont fait les nouvelles. Pendant la résidence, ces fragments de rue sont restés à ses côtés, jour et nuit. Ces rues ont probablement été témoins de petites crises existentielles, de soirs agités et de matins paresseux. Au même moment, une équipe de chercheurs de l'université John Hopkins travaillaient sur le projet *DART – Double Asteroid Redirection Test* – un plan pour faire dévier la trajectoire d'un astéroïde qui se dirigerait vers la terre. À chacun ses batailles. Là-bas, on se bat aussi pour garder le *Bmore club* en vie, un style de musique et de danse exalté né dans les années 80 qui a permis à des milliers de jeunes marginalisés de s'exprimer. L'artiste s'est laissée bercer par les rues de Baltimore pendant trois semaines et à son retour à Montréal, elle en voulait encore. Jordan Anthony, un jeune danseur de *Bmore club* a accepté de collaborer avec elle à distance et lui a envoyé une vidéo spécialement pour le projet. Cette distance avait, en fait, toujours existée. Même lorsqu'elle avait les pieds bien posés sur le sol de *Charm City*. En effet. Comment parler de quelque chose que l'on connaît mal ? Comment écouter quelque chose de lointain ? Comment montrer quelque chose qu'on ne voit presque plus ?—Pascale Théorêt-Groulx utilise la vidéo, le son, la performance et l'installation dans le but de déconstruire et de remanier nos modes d'interaction et explorer les interprétations potentielles d'une action ou d'une situation. Elle cherche les limites de la conscience, de la normalité, du bien-être. Dans son travail, elle accueille la lenteur, l'ennui et l'incertitude pour contrecarrer nos valeurs contemporaines que sont le travail, la compétitivité, l'unicité et le succès. Symptomatique de l'ambiguïté présente dans son travail, l'humour est souvent une porte d'entrée vers des questionnements sur les ambitions et les échecs de l'être humain et sur les relations de pouvoir qui le constituent.



HANNAH BRANCATO

DREAMSCAPE



Hannah Brancato est une artiste et éducatrice basée à Baltimore. Elle est diplômée du MICA (2011) en art communautaire. Brancato a commencé son travail avec des survivantes de violence domestique et sexuelle en 2008, année où elle a aussi reconnu sa propre expérience de survivante. Elle a créé Advocate Through Art à la House of Ruth Maryland, une campagne de sensibilisation menée par et pour les victimes de violence domestique. Elle est cofondatrice de FORCE : Upsetting Rape Culture, un collectif artistique et une organisation réalisant des interventions créatives pour dénoncer la culture du viol. Fondée en 2010 par et pour les survivants, FORCE est connu à l'échelle nationale pour la production de campagnes d'art public à grande échelle, notamment le *Quilt Monument*. Brancato était membre de la communauté OSI-Baltimore (2015) lorsqu'elle a lancé le collectif de survivants de FORCE basé à Baltimore, Gather Together.

Dreamscape est une installation et un livre d'artiste s'intéressant à l'expérience de l'épuisement professionnel. Il évoque l'expérience personnelle de l'artiste tentant de donner forme à un rêve et à ses tentatives de guérison en passant par l'acceptation du changement. Sous forme d'auto-enquête et d'invitation à la réflexion collective, *Dreamscape* est un espace présentant des récits sur les luttes et la résilience nécessaires pour construire de nouvelles réalités. L'installation est composée d'un panneau cousu à la main de 180 x 210 cm créé à partir de méthodes similaires au *pojagi*, un textile coréen antérieur au processus de fabrication des courtepointes occidentales et traditionnellement utilisé pour emballer, transporter et stocker des choses. Le panneau est assemblé à partir d'une série d'impressions cyanotype superposées et brodées à partir de mèches de cheveux. L'installation est accompagnée d'un fanzine créé pour offrir au public un espace de réflexion.—Imaginez un groupe intergénérationnel de personnes, assis autour d'une table, cousant ensemble sur une couverture. Vous pouvez entendre les conversations affluer et couler ; vous pouvez voir les gens connectés, incarnés à travers l'acte de faire. Cette image est au cœur de l'identité artistique d'Hannah Brancato. Elle travaille collectivement, appréciant autant le processus que le produit final et ce faisant, se voit comme faisant partie de quelque chose de bien plus grand qu'elle. Elle a besoin d'utiliser ses mains et de laisser les matériaux la guider. Ses formations en art de la fibre et en art communautaire l'ont amenée à développer un intérêt pour les lieux et projets ouvrant des espaces de narration se rattachant aux histoires des participants. L'image de la courtepointe représente des lieux de résistance et montre comment l'activisme peut apparaître comme un chemin de guérison. Autant dans sa pratique personnelle que collective, elle cherche à créer une forme de rituel collectif, un envahissement des espaces publics afin de rassembler nos histoires et dire bien haut « Not Alone ». Sa pratique se consacre à la mobilisation du déracinement de la culture visuelle et à la résistance à la suprématie blanche, au racisme structurel et à la culture du viol. Dans sa pratique elle invite le public et les participants à tracer des liens entre les expériences personnelles, les injustices et les réalités sociales.



ADA PINKSTON

AFTERLIVES AFTER THE TRIANGLE... AN ELOGY FOR MARIE-JOSEPH ANGEЛИQUE OR BLACKBEINGS # I



Ada Pinkston est une artiste multimédia, éducatrice et organisatrice qui vit et travaille à Washington DC en tant que boursière du Halcyon Arts Lab. Née à New York, Pinkston développe un intérêt pour la recherche qui s'étend aux sciences sociales, aux études américaines et aux pratiques artistiques communautaires socialement engagées. Au fil des ans, son travail a été présenté dans divers espaces, notamment le Baltimore Museum of Art, le Walters Art Museum, le Peale Museum, le Transmodern Performance Festival, au New Museum, au Light City Baltimore et dans les rues de Berlin. En 2016, elle est demi-finaliste du Baker Artist Award. Pinkston est également récipiendaire d'une subvention de la Fondation Andy Warhol pour les arts visuels, administrée par The Contemporain (2017), de la subvention Ruby's Foundation in Visual Arts (2017) de la Fondation Robert W. Deutsch. Diplômée de l'Université Wesleyan (B.A.) et du Maryland Institute College of Art (M.F.A.), elle a donné des conférences à l'Ambassade de France, à la New York University, à l'University of California et à la National Gallery of Art.

La traite des esclaves a transporté des millions de personnes à travers l'océan Atlantique vers les Amériques. Lorsque nous pensons au triangle qui est si souvent utilisé comme représentation du parcours des esclaves, nous considérons toujours : les États-Unis, les Caraïbes, les régions orientales de l'Amérique du Sud et les régions occidentales de l'Afrique. Cependant, les parties septentrionales des Amériques sont souvent exclues des diagrammes de l'itinéraire emprunté par les esclaves. Le but de ce projet est d'examiner les façons dont la mémoire historique, autour de la traite des esclaves, est souvent déformée, mal comprise et recontextualisée pour s'inscrire dans un cadre facilement digestible.—En 1734, Marie-Joseph Angélique a été exécutée à Montréal, au Canada, après avoir tenté de gagner sa liberté en brûlant une grande partie de la vieille ville de Montréal. D'origine portugaise, elle était une esclave noire en Nouvelle-France. Elle a tenté de gagner sa liberté à plusieurs reprises. La première fois, elle fut rapidement capturée. Dans sa deuxième tentative, elle brûla les résidents de la maison où habitaient ses propriétaires. L'incendie s'est rapidement propagé, c'est ainsi que cet incendie a touché une grande partie de la nouvelle colonie française. Elle a à nouveau été rapidement capturée puis torturée alors que les autorités coloniales tentaient de déterminer qui étaient ses conspirateurs. N'ayant jamais avoué le complot, elle subit une longue torture puis fut finalement exécutée par pendaison. Les détails de cette histoire sont peu connus et déformés par la plupart des récits historiques. De nombreux historiens reconnaissent que les documents judiciaires de son procès de 1734 sont la première documentation d'un récit d'esclaves enregistré. Lors de son séjour à Montréal, Ada Pinkston s'est intéressée aux rues et aux lieux que Marie-Joseph avait côtoyés. Elle a découvert le plan d'un monument, jamais réalisé, qui devait être érigé sur la place commémorant son nom. Aucune image, donc, de Marie-Joseph Angélique, elle reste invisible. Cela même si son geste pour gagner sa propre libération était courageux et que certains historiens y voient le premier récit d'une personne asservie dans les Amériques. *Afterlives...* est un portrait imaginaire de Marie-Joseph. La vidéo numérique et l'installation visent à représenter et à honorer son l'esprit. Une conjuration de l'énergie qui l'a poussée à tendre vers la libération, même au risque de torture et de mort. À travers ce travail, Ada Pinkston rend visible la résilience de cette figure historique importante et illumine sa voix.



HELENA MARTIN FRANCO

DEL PLANETA DE SENOS AL ALIENTO DE CAFÉ Y VICE VERSA

(DE UN ENCARGO, DE LA CENSURA Y DEL FRACASO DE UNA SERIE DE REPRESENTACIONES DE OTRA OTREDAD)*

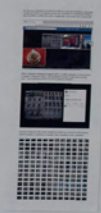


Helena Martin Franco est née à Carthagène, en Colombie. Elle vit et travaille à Montréal depuis 1998. Titulaire d'un diplôme d'études supérieures en arts visuels et médiatiques de l'Université du Québec à Montréal, elle fait partie de nombreux collectifs d'arts visuels, dont L'Araignée, basée au Québec. Dans son travail, Martin Franco tente de créer des ponts entre une diversité de collectifs et d'organismes culturels du Canada et de la Colombie afin de faciliter la confluence et l'échange des pratiques artistiques. Sa pratique interdisciplinaire explore le métissage entre les techniques traditionnelles et les nouvelles technologies. Prenant comme point de départ les fictions autobiographiques, elle dévoile la perméabilité des frontières séparant les identités culturelles, nationales et de genre en opposant action, image et texte.

La proposition d'Helena Martin Franco découle du processus créatif élaboré lors de son projet *Una mujer elefante*. La femme éléphant, personnage de fiction, est inspirée de l'expression hispanophone *tener el moco en el suelo*, qui se traduit littéralement par « avoir la trompe par terre ». Cette expression des Caraïbes exprime un état de peine et elle s'avère un mécanisme d'autodérision vis-à-vis sa propre affliction. Lors de sa résidence à Baltimore en avril 2019, comme amorce de réflexion, Helena Martin Franco a souhaité engager un dialogue avec l'œuvre littéraire *Les vertiges Molino* de Geneviève Letarte, car la protagoniste du roman lui semblait rejoindre certaines des préoccupations de la femme éléphant. Alter ego ou autofiction, la femme éléphant est une figure récurrente dans sa pratique, notamment pour évoquer la déception des rencontres interculturelles en contexte d'intimité. — Son séjour à Baltimore amène l'artiste à relancer *La planète des seins*, une série de dessins qui furent censurés lors d'une exposition de groupe à Montréal en 2014. L'artiste a réagi à cet événement en reproduisant *La planète des seins* sur des t-shirts, devenant ainsi un symbole de résistance face à la censure dans le milieu des arts, lequel a traversé les frontières grâce à toutes les personnes qui ont choisi de le porter. À Baltimore, elle envisage de nouveaux dessins version *peaux de couleurs*, notamment parce que les enjeux coloniaux de ce territoire l'amènent à réfléchir autrement. Déjà, via les réseaux sociaux, elle avait reçu des demandes pour produire des t-shirts qui comprendraient d'autres couleurs de peaux, le rose étant la seule couleur utilisée jusqu'alors. Malgré ses efforts pour réaliser cette nouvelle commande, l'artiste abandonna le projet, insatisfaite des résultats. Elle décide toutefois de noter à quoi tiennent ces réussites et ces déceptions : ces notes deviennent une sorte de manifeste intime où la matérialité de l'aquarelle – sa fluidité, ses nuances, ses tonalités, sa pigmentation – devient le dépositaire d'un récit sur l'immigration, l'identité, le désir, la maladie, le deuil. Le corps et la matière y sont inextricablement liés. Elle choisit alors d'aborder *La planète des seins* à travers non pas une problématique de « représentation », mais depuis une nouvelle perspective : celle du désir, celle du café. C'est justement le café qu'utilisera l'artiste pour réaliser ses nouvelles aquarelles.

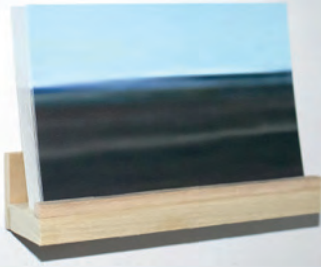
*de la planète de seins à l'haleine de café et vice versa

(d'une commande, de la censure et de l'échec d'une série de représentations d'une autre altérité).



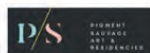
AMBER EVE ANDERSON

THINGS I DON'T REMEMBER



Amber Eve Anderson est une artiste et écrivaine multidisciplinaire dont le travail prend racine à travers les notions de domicile et de déplacement, combinant souvent des aspects du numérique et du réel. Elle est détentrice d'un Master of Fine Arts – programme multidisciplinaire de la Mount Royal School of Art de la Maryland Institute of Contemporary Art – MICA (2016). Son travail a été exposé dans de nombreuses expositions collectives aux États-Unis, au Canada, en Finlande, au Maroc et au Pérou. Elle a participé aux programmes de résidences de la station Wagon à Joshua Tree, en Californie et au Kimmel Harding Nelson Center for the Arts à Nebraska City. Son livre *Free to a Good Home* a été publié par la New York Public Library et est vendu chez Printed Matter. Elle siège actuellement au conseil consultatif de l'Institut d'art contemporain de Baltimore – ICA – et est une collaboratrice régulière du BmoreArt Magazine.

Things I Don't Remember découle d'une réflexion personnelle de l'artiste quant à l'expérience d'être touriste. Le projet s'est construit autour d'un premier voyage d'Amber Eve Anderson à Montréal en 2008. En revenant dans la ville plus d'une décennie plus tard, l'artiste réalise qu'elle n'avait pas le souvenir d'y avoir déjà séjourné auparavant. Elle retourne à ses propres archives Facebook et y retrouve quatre photographies prises à l'époque : la façade d'un bâtiment inconnu, une paire de portes rouges avec des auvents jaunes, un *selfie* avec un bâton de tire d'érable dans la bouche et un *latte* au caramel avec de la crème fouettée. Le mot « souvenir » en français désigne à la fois un souvenir que l'on peut acheter en tant que touriste ainsi que la mémoire en tant que telle. Dans cet esprit, Amber Eve Anderson a utilisé la première photo qu'elle a publiée de Montréal en 2008, l'a agrandie, puis elle l'a morcelée en 168 cartes pos-tales. À même celle-ci, six fragments de l'image sont présentés. Le public est invité à prendre l'une des cartes postales parmi celles exposées. Si un souvenir est quelque chose dont nous nous souvenons, qu'est-ce que serait ce dont nous ne pouvons pas nous souvenir ? —Enraciné dans la poétique du quotidien, le travail d'Anderson capture le sentiment de solitude intrinsèque aux vastes étendues de la prairie ou à l'expérience de quitter son chez-soi. En se déplaçant à travers le monde, elle a observé cette mise à distance se répéter dans les déserts et les côtes du Pérou, de la Syrie et du Maroc. Elle utilise l'horizon familier et ininterrompu séparant la terre et le ciel pour s'orienter dans le monde. Elle fait des listes, des cartes et des chronologies. Elle documente les absences. Elle parcourt des paysages numériques. Elle cons-truit des récits lyriques basés sur des expériences personnelles et des histoires imaginaires. Délibérée et intuitive, elle construit des archives d'images, d'objets et de textes.



372, rue Sainte-Catherine Ouest—espace 403
Montréal (Québec) H3B 1A2—(514) 874-942
info@galerieb312.ca—www.galerieb312.ca

La Galerie B-312 remercie ses membres et donateurs, le Conseil des arts et des lettres du Québec, le Conseil des arts de Montréal, le Conseil des arts du Canada et la Ville de Montréal. La Galerie B-312 remercie les artistes, Gabrielle Lajoie-Bergeron et Nader Kalhor, cofondateurs de Pigment sauvage Art & Residencies et l'Institute of Contemporary Art Baltimore. Ce projet a reçu l'appui du Conseil des arts et des lettres du Québec et du Conseil des arts du Canada.

